

# L'EMPEREUR ITURBIDE.

1820 — 1824.

---

## I

Dans la soirée d'un des premiers jours du mois d'octobre 1810, les fenêtres d'une vaste hacienda, située à environ quatre lieues de Valladolid, sur la grande route de Mexico, étaient brillamment illuminées, et les lueurs qui s'en échappaient, formaient un joyeux contraste avec l'obscurité qui régnait aux alentours.

Dans les cours, des domestiques affairés allaient et venaient; dans les écuries on entendait les hennissements de nombreux chevaux qui broyaient bruyamment la paille de maïs dont les rateliers regorgeaient.

Tout dénotait les apparences d'une fête.



Effectivement *l'hacendero* donnait ce soir-là un grand festin. Dans l'une des salles du premier étage, autour d'une table largement servie, un grand nombre de convives étaient assis; la plupart étaient jeunes: au haut bout de la table sur un siège un peu plus élevé, se tenait le maître de la maison. Vingt-cinq ou vingt-six ans paraissait être l'âge de ce dernier; sa physionomie était intelligente et bienveillante: mais son front bombé vers les tempes, mais son teint brun, indice du sang créole qui circulait dans ses veines, révélait en même temps la fermeté de caractère et la ténacité de résolution.

Son costume moitié civil, moitié militaire semblait indiquer qu'il appartenait à l'armée; deux attaches d'épaulettes venaient confirmer qu'il avait le grade d'alferez (lieutenant). Le dîner touchait à sa fin; aussi en raison de l'usage qui veut au Mexique que l'on ne boive qu'à la fin du repas, diverses boissons avaient remplacé les mets solides: les infusions au tamarin, à l'eau de rose, à la neige mixturée de canelle circulaient au choix des convives.

Ces derniers sous l'influence des épices et des libations étaient arrivés à ce degré d'expansion qui n'est pas encore l'ivresse, mais qui en est voisin: des propos au hasard, de joyeuses plaisanteries s'échangeaient sans attendre les répliques. Au milieu cependant de ces

conversations décousues, un sujet et un nom revenaient souvent dans leur bouche: le sujet était la révolte récente contre les Espagnols; quant au nom, c'était celui d'un prêtre, obscur quelques semaines auparavant, et maintenant répété partout.

En effet Hidalgo, curé de Dolorès, venait de pousser pour la première fois le cri de l'indépendance aux oreilles des Mexicains étonnés: le retentissement de cet appel avait été immense, et les effets comparables à ceux de la foudre. Plusieurs régiments étaient passés à lui; le peuple, les Indiens étaient accourus grossir sa subite armée: il avait pris le chemin de Mexico, son camp se trouvait maintenant à quelques lieues de Valladolid.

Les convives n'étaient pas dans une disposition d'esprit à envisager ce grave événement sous son côté sérieux; ils en faisaient un texte de plus de plaisanterie, et n'épargnaient pas leurs railleries à cet étrange curé qui s'improvisait général d'armée.

Bientôt l'entretien changea d'objet, et les toasts les plus animés vinrent faire diversion. Le maître de la maison cependant ne paraissait pas être à l'unisson de ses hôtes; son verre était lent à se vider, et sa physionomie gardait une expression presque sérieuse. Tout d'un coup il se leva, et, saisissant son verre placé en face de lui, s'écria:



— Seigneurs cavaliers, à la prospérité de l'Espagne, et à l'anéantissement des projets de ce prêtre sacrilège qui ne craint pas d'apporter le trouble dans sa patrie !

— Vive l'Espagne et mort à Hidalgo ! répondirent tous les convives en choquant bruyamment leurs verres contre le sien.

A peine étaient-ils rassis, et les échos de la salle retentissaient encore du bruit de ce dernier toast, qu'un domestique entra et s'approcha de l'hacendero.

— Qu'y a-t-il ? fit celui-ci en se retournant.

— Seigneur, murmura le domestique à voix basse, un étranger demande à vous entretenir.

— Je suis avec mes hôtes, je ne saurais recevoir personne.

— Il se dit chargé auprès de vous d'une mission importante, — et le domestique ajouta encore quelques mots à l'oreille de son maître.

L'hacendero, cédant à l'invitation, quitta son siège, et s'adressant à ses invités :

— Permettez, seigneurs cavaliers, que je vous laisse un moment : un messenger me réclame au dehors.

Il sortit et descendit dans une salle du rez-de-chaussée. Un homme s'y trouvait déjà ; son *sombrero* qu'il tenait à la main laissait découverte une tête

énergique, aux traits basanés et aux cheveux crépus ; son manteau était rejeté sur l'épaule gauche, et à son côté pendait une large épée, semblable à celles dont les matadores font usage dans le cirque. Avant que l'hacendero eût ouvert la bouche, l'inconnu avait tiré d'une des poches de ses calzonerias une lettre soigneusement scellée, et la lui avait remise.

Le jeune homme rompit le cachet avec empressement ; le papier déplié portait en tête un coq<sup>1</sup> imprimé au-dessus d'un cartouche noir. A mesure qu'il en prenait connaissance la stupéfaction se peignait sur son visage, ses yeux exprimaient le plus indicible étonnement ; enfin relevant la tête, et s'adressant à l'étranger :

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il.

— Que de simple *alferez* au régiment de Valladolid, vous pouvez devenir général, répondit celui-ci.

— Jamais ! c'est en vain qu'Hidalgo veut me séduire.

Le messenger était un aide-de-camp du curé de Dolores, et la lettre qu'il avait apportée contenait un brevet de général dans l'armée Indépendante.

<sup>1</sup> Les indépendants, au Mexique, avaient adopté pour signe de ralliement un coq, emblème de leur réveil à la liberté.

Nous avons entre les mains des proclamations, des lettres imprimées d'Hidalgo et de Morelos qui portent en tête un coq au milieu d'un cartouche noir.



— Réfléchissez, seigneur hacendero, ce ne saurait être votre dernière résolution.

— Toujours ! j'ai juré serment de fidélité à l'Espagne et j'abhorre les insurgés.

— Dites les indépendants ; dites ceux qui veulent délivrer leur patrie d'un joug qui pèse depuis trois cents ans sur elle !

Le porteur du message qui semblait initié à tous les plans d'Hidalgo, déploya aux yeux du jeune officier une partie des idées de son chef : il lui représenta que ce mouvement n'était pas une simple insurrection, mais toute une Révolution ; que les créoles mexicains étaient intéressés à sa réussite, car elle devait leur donner une liberté que les Espagnols d'Europe, avides de domination, avaient confisquée à leur profit.

Il continua ainsi longtemps encore, s'efforçant sinon de gagner entièrement son interlocuteur, du moins de produire chez lui un commencement de persuasion. Tout fut inutile : au bout de l'entretien l'hacendero était aussi inébranlable dans sa résolution ; ni l'offre séduisante d'un grade élevé, ni d'autres promesses adroitement jetées dans la conversation n'avaient pu ébranler son esprit.

— N'importe, fit l'étranger se disposant à se retirer, la justice de notre cause ne peut manquer de

vous apparaître un jour, et quelque inébranlable que vous soyez dans le présent, l'avenir vous verra certainement parmi les nôtres.

— Non, jamais, je le jure.

— Ne parlez pas ainsi ! Qui peut répondre de sa destinée ?

— Celle d'Augustin Iturbide sera toujours de servir fidèlement le roi d'Espagne et de combattre les insurgés partout où il les rencontrera.

Ces derniers mots terminèrent l'entretien ; le messager d'Hidalgo sortit, et le jeune officier, rendu rêveur par cette scène, rejoignit ses convives.

## II

D. Augustin Iturbide, que Bolivar devait dans la suite appeler le Napoléon de l'Amérique, que nous venons de voir refuser les offres d'Hidalgo, protester si hautement de sa fidélité envers l'Espagne, qui cependant quelques années plus tard devait lui arracher définitivement la possession du Mexique, et donner ainsi un exemple éclatant de cette impuissance de l'homme à maîtriser sa destinée, vit le jour à Valladolid en 1784.



Sa famille était d'origine basque. Il fit d'assez bonnes études au séminaire de sa ville natale; à quinze ans il entra comme enseigne dans le régiment provincial de Valladolid. Les officiers créoles qui servaient dans ces régiments ne recevaient point de solde: l'honneur de servir dans l'armée espagnole leur en tenait lieu; il arrivait ainsi qu'ils avaient de nombreux loisirs, et que le service militaire, en temps de paix, n'était guère qu'une fiction. Ceci explique comment, dans les derniers mois de l'année 1810, Iturbide au lieu d'être à son régiment menait vie joyeuse dans ses terres, s'abandonnant en compagnie d'autres jeunes gens à la fougue des plaisirs.

Hidalgo, désireux d'avoir des officiers de l'armée régulière pour discipliner et aguerrir les masses confuses qui venaient se ranger sous ses drapeaux, tenta de le gagner à sa cause par l'offre d'un grade supérieur. On a vu de quelle manière il le refusa: était-ce par un motif de fidélité sincère envers la métropole ou par la croyance que le curé de Dolorès n'était qu'un perturbateur dont les plans devaient fatalement échouer? Nous ne saurions décider. Au reste, ce ne fut pas le seul refus qu'Hidalgo eut à essuyer de la part des créoles mexicains: la vanité de ces derniers était égale à leur ignorance; au lieu de chercher leur dignité dans l'indépendance, ils la cherchaient dans

l'assimilation exacte à leurs conquérants. Il arriva par ce défaut d'intelligence de leurs véritables intérêts qu'ils s'indignèrent alors autant que les Espagnols d'Europe de la tentative de ce prêtre héroïque.

Quelque temps après, Iturbide reçut l'ordre de rejoindre son régiment; son dédain pour les propositions d'Hidalgo était venu à la connaissance de ses chefs: ils l'en félicitèrent et lui firent l'accueil le plus aimable, le regardant comme un zélé défenseur de leur parti. C'est à cette époque que sa vie de soldat commence véritablement; on voit dès lors le jeune officier assister à toutes les batailles livrées aux indépendants. Il se bat pour la première fois au passage du mont de Las-Cruces; la valeur qu'il déploie dans cette rencontre lui vaut le grade de capitaine au régiment de Tula; il passe à l'armée du Nord pour servir sous les ordres de Garcia, et cet incident le préserve de la mort que Truxillo, son premier chef, reçut des insurgés. Il gagna également ses autres grades sur le champ de bataille; nommé colonel du régiment de Colluya, il disperse les forces de Rayon, de Tovas et du père Torrès; pour se mettre au niveau des autres chefs espagnols, il fait fusiller et pendre un grand nombre d'insurgés.

Avant ces diverses opérations il était accouru avec



le général Llano au secours de Valladolid que Morelos assiégeait avec toute son armée, et dont il dut renoncer à s'emparer faute d'une artillerie suffisante.

Il l'avait poursuivi dans sa retraite et s'était trouvé présent à cette fameuse bataille de Puauaran où les Espagnols, aidés par un fatal hasard, anéantirent les forces de l'ancien curé de Caracuaro<sup>1</sup>.

Il obtint bientôt le commandement de l'armée du Nord, c'est-à-dire des quelques milliers d'hommes cantonnés à Guanajuato, à Valladolid, à Guadalajara. Mais ce fut la dernière faveur de la fortune envers Iturbide attaché au parti espagnol : tandis qu'il occupait ce poste, un certain nombre de personnes influentes, à tort ou à raison, vinrent déposer contre lui au tribunal du vice-roi des plaintes de violence et de concussion. Apodaca examina cette affaire publiquement, il déclara son subordonné exempt de tous les reproches qu'on lui adressait : mais quelque temps après, — peut-être parce qu'il était personnellement convaincu de la réalité de ces griefs, — il lui enjoignit de se démettre de son commandement. Iturbide obéit, et, l'âme ulcérée de l'ingratitude des Espagnols, re-

<sup>1</sup> Le 2 janvier 1814. — Deux divisions de l'armée de Morelos, trompées par l'obscurité de la nuit, s'entre-massacrèrent, et les Espagnols qui vinrent sur ces entrefaites, profitèrent de la confusion occasionnée par ce désastre.

grettant peut-être son ancien refus aux offres de Hidalgo, il se retira dans son hacienda.

Ceci se passait en 1816.

### III

Il y resta quatre ans.

Au commencement de 1820 la révolte en faveur de l'indépendance était à peu près étouffée; elle n'était représentée que par quelques chefs errants, fugitifs dans les montagnes, qui combattaient moins pour la liberté que pour soustraire leur tête à la vengeance des Espagnols. Au moment où ce vaste embrasement, qui mettait le Mexique depuis dix ans en conflagration, ne jetait plus que quelques faibles lueurs, un aliment nouveau, inattendu, vint le raviver : ce fut l'Europe qui le fournit.

Les mouvements intérieurs de l'Espagne à cette époque, les événements de Cadix et de l'île de Léon en furent la cause et le signal.

Par une étrange aberration, les Cortès, chargées du pouvoir exécutif, se montrèrent alors dans leurs rapports avec les colonies infatuées des mêmes idées despotiques que la monarchie qu'ils venaient de dépo-



ser; au lieu de leur accorder les libertés qu'exigeaient la justice et la prudence, elles prétendirent les maintenir sous le même joug que par le passé. Quelques mesures de rigueur vinrent même le resserrer. Les créoles mexicains dont les idées politiques commençaient à s'éveiller, mieux au fait de leurs véritables intérêts, instruits, par une lutte de dix ans à laquelle un grand nombre d'entre eux avait pris part, de leur force et de leur courage, se demandèrent pourquoi ils ne jouiraient pas des mêmes libertés, des mêmes privilèges que les Espagnols d'Europe. La distinction de droits que ceux-ci prétendaient établir révolta unanimement tout le monde. La révolution devint toute morale; elle eut pour auxiliaires, non des bandes, ni des guerrillas, mais l'opinion de tout le pays; et les Espagnols de la métropole, relativement en nombre exigü, demeurèrent isolés. Parmi ces derniers, un grand nombre se rallièrent au sentiment général. Il est plus facile d'imaginer que de décrire la confusion d'idées dont le Mexique fut alors le théâtre.

Le vice-roi et son conseil effrayés de l'état des esprits avaient dû mettre en vigueur quelques articles de la constitution de 1820; mais ces concessions arrachées plutôt qu'obtenues des gouvernants, et qui n'étaient déterminées par aucun contrat réciproque, ne

satisfaisaient pas encore les gouvernés, et véritablement ne formaient pas un état de choses définitif.

C'était ce dernier point que chacun souhaitait, et sur lequel en même temps chacun différait : la rénovation était désirée partout avec la même ardeur, mais la forme qu'elle devait revêtir changeait selon les partis.

Parmi les Européens et leurs adhérents, un assez grand nombre voulait qu'on adoptât la constitution espagnole. Ils réussirent jusqu'à un certain point à réaliser leurs vues; mais le système de cette constitution était [mal compris, et la manière molle dont elle était exécutée annonçait que son règne serait de courte durée. Il y avait des gens qui pensaient que ce système devait éprouver quelques modifications, et que la constitution formée par les Cortès de Cadix ne pouvait convenir à la nouvelle Espagne. Il y en avait d'autres qui soupiraient après l'ancien gouvernement absolu, comme la meilleure garantie de la conservation des emplois lucratifs qu'ils exerçaient d'une manière despotique. Les classes privilégiées et puissantes se partageaient entre ces différents partis, s'attachant à l'un ou à l'autre, d'après l'étendue de leurs connaissances politiques, ou la perspective d'élévation qui s'offrait à leur imagination ! Les créoles voulaient l'indépendance, mais



ils ne s'accordaient pas sur la manière de l'établir, et encore moins sur la forme de gouvernement qu'on devait adopter : sur le premier point, beaucoup étaient d'avis qu'il fallait d'abord exterminer tous les Européens et confisquer leurs biens. Les moins sanguinaires se seraient contentés de les bannir du pays, ce qui devait réduire des milliers de famille à la plus affreuse misère.

Le parti modéré se bornait à proposer de les exclure de tous les emplois publics, et de les faire descendre à la condition dans laquelle ils avaient maintenu les indigènes durant trois siècles. Quant à la forme du gouvernement, un parti voulait une monarchie tempérée par la constitution espagnole, ou une autre quelconque; un second parti penchait pour une république fédérative, un troisième pour la république une et indivisible; et les partisans de chaque système, remplis d'enthousiasme, brûlaient d'impatience de travailler à l'accomplissement de leurs différents projets.

Iturbide n'était pas demeuré étranger à ce mouvement des esprits.

Quatre ans de retraite dans son hacienda avaient opéré une révolution dans ses idées; il se montrait maintenant aussi partisan des opinions nouvelles qu'il en était éloigné jadis : ce retour de sentiments n'avait

point pour motif l'ingratitude dont les Espagnols avaient payés ses services : une intelligence plus lucide des véritables intérêts de sa patrie lui avait révélé combien elle trouverait de sources de grandeur et de prospérité dans la liberté. Mais avec un tact exquis il comprit en même temps qu'il fallait avant tout d'abord apaiser le tumulte des esprits; que la conciliation en était le seul moyen, et que la fusion de ces idées diverses ramènerait seule l'ordre : en un mot il avait déjà à l'état de conception son fameux programme d'Iguala.

Sentant qu'il a besoin pour faire prévaloir ses projets d'une certaine autorité, de certains moyens d'action, il n'hésite pas pour se les procurer à employer la dissimulation. Il va trouver le vice-roi, et, lui donnant le change sur ses opinions nouvelles, l'assure de sa fidélité inébranlable, le prie de le compter toujours au nombre des plus chaleureux partisans de l'Espagne.

Le vice-roi est trompé, le réintègre dans le service actif, lui rend son ancien régiment de Colluya, où il doit trouver ses premiers auxiliaires, et lui commande enfin d'aller donner la chasse à Guerrero, un des derniers chefs de l'insurrection de 1810, qui occupait alors les montagnes du sud. Iturbide sort de Mexico à la tête de son régiment le 16 no-



vembre 1820 : on verra bientôt avec quel titre et dans quelles circonstances il devait y rentrer.

#### IV

Guerrero, contre lequel le vice-roi envoyait Iturbide, qui plus tard devait être président de la république, et finir d'une manière si tragique, était un des derniers de ces chefs, improvisés par la révolution de 1810; dans sa jeunesse il avait été bouvier; comme tant d'autres ce grand événement l'entraîna : il se jeta parmi les indépendants. Il avait paru et s'était distingué dans presque tous les combats qu'ils livrèrent. En dernier lieu, lorsque l'héroïque Mina avait été fusillé et que les Espagnols, stimulés par cet avantage avaient redoublé d'ardeur pour écraser les restes de l'indépendance, il s'était jeté dans les montagnes du sud, non loin des plages brûlantes de l'océan Pacifique; avait ramassé là quelques hommes dispersés, et continuait de résister avec succès à toutes les attaques dirigées contre lui.

Cette résistance avec des moyens si disproportionnés avait été la source d'une foule d'actions extraordinaires : une entre autres qui s'était accomplie dans

les défilés de la Misteca avait rendu son nom populaire. Dans une marche nocturne, Guerrero, à la tête de cent quarante Indiens seulement, hommes à moitié nus, au corps cuivré, n'ayant pour armes que des couteaux emmanchés dans de longs bâtons, débouchait sur le sommet d'un plateau escarpé; tout à coup il aperçoit au bas de cette position des lueurs qui se détachent en sillons rougeâtres au milieu des ténèbres. Étonné, il donne à un de ses hommes l'ordre d'aller en reconnaître la cause. L'Indien, protégé par l'obscurité, se glisse comme une bête fauve jusqu'à la base de la montagne; puis au bout de quelques instants, il remonte annoncer à son chef que ces lueurs proviennent d'un campement espagnol, dressé en cet endroit pour toute la nuit. Guerrero qui comprend que l'ennemi ne se doute pas de son voisinage, ne balance pas à tenter un de ces hardis coups de main qui lui sont familiers; il fait rapidement ses dispositions et descend en silence. Les royalistes qui ne comptaient pas moins de quinze cents hommes, et ne redoutaient aucune attaque immédiate, n'avaient pris aucune des précautions usitées en pareil cas : aucune de leurs sentinelles ne veillait aux alentours.

Guerrero et ses Indiens pénètrent jusqu'au milieu du camp endormi sans éveiller un seul soldat, étei-